



# ROUDA

## Les Jardins perdus

Deux frères face à  
l'extrême droite



Juillet 2023. Les Jardins perdus se remettent à peine des émeutes qui ont secoué la France. Au milieu des cendres et des barricades, la disparition de Martin Chevallier pourrait presque passer inaperçue. Face à l'inaction de la police, son grand frère Zac s'active pour le rechercher. Il espère qu'il s'agit juste d'une histoire d'amour, d'une passade. Mais dans le quartier, il sent les regards sur sa nuque et entend bruisser la rumeur : Martin aurait rejoint un groupuscule d'extrême droite. Comment son petit frère, son meilleur ami, aurait-il pu passer de « l'autre côté » ? Lui qui est si fier de sa banlieue et qui n'a pas perdu son âme d'enfant. Pour le retrouver, Zac emprunte le même chemin, quitte à se perdre à son tour dans la nébuleuse fasciste. Il ne pourra compter que sur ses souvenirs pour tenter de comprendre la dérive de son frère.

Sur fond de fracture sociale, politique et familiale, Rouda compose une ode à la fraternité portée par sa plume rythmée et poétique.

**ROUDA** est né en 1976 à Montreuil et il vit à Paris. Slameur, rappeur, poète, il a sorti plusieurs albums et un premier roman, *Les Mots nus* dans lequel il dessinait un panorama de la France des années 90 et 2000. Avec *Les Jardins perdus*, il continue de mêler le politique et l'intime pour dresser un portrait de la France d'aujourd'hui.

Rouda

# Les Jardins perdus



Liana Levi



*À Sacha et Sam,  
Aux enfants perdus.*



*Il semblerait que des cas d'amnésie caractérisée  
soient relevés*

*Tendant à prouver qu'avec facilité*

*Les erreurs du passé peuvent se renouveler*

*Et, faire l'affaire des supporters de la croix de fer*

*Le bras tendu en l'air, le sigle rebelle en bannière*

Suprême NTM, *Plus jamais ça* – 1995

*Imaginez une conversation avec les générations  
futures. Que leur dirons-nous ? Aurons-nous été  
à la hauteur du défi qui est le nôtre aujourd'hui ?  
Aurons-nous préservé cette flamme fragile qu'est  
la démocratie pour pouvoir la leur transmettre,  
plus vive encore ?*

*Je fais aujourd'hui le pari que oui. Car ensemble,  
nous aurons su résister.*

Salomé Saqué, *Résister* – 2024





## **Agenda de Martin Chevallier**

Classe de 4<sup>e</sup>

08 avril 2016

J'ai peur.

J'ai peur du collègue et des fautes d'orthographe.  
J'ai peur du proviseur quand il crie mon nom.  
J'ai peur de ce banc planté dans le couloir,  
J'ai peur de mon ombre.

J'attends sur ce banc.  
J'attends que mon père arrive.  
J'ai peur de mon père.

J'ai peur des notes et des problèmes,  
J'ai peur que quelqu'un lise ce poème,  
J'ai peur des autres et de moi-même,  
J'ai peur de dire je t'aime.

J'ai peur d'attendre, peur du temps qui passe,  
Peur du mois de septembre, peur de la rentrée  
des classes.

J'ai peur de l'inconnu, peur de faire n'importe  
quoi,  
Peur de me mettre à nu, peur d'être n'importe  
qui.

J'ai peur de ne pas bien faire, j'ai peur d'avoir  
mal,  
Peur de ne pas être comme mon frère, peur d'être  
anormal.

J'ai peur de grandir, peur de l'encre sur les  
feuilles,

J'ai peur de rire, peur de mourir, peur de finir  
seul.

J'attends sur ce banc.

J'attends que mon père arrive.

J'ai peur de mon père.

## DEUX FRÈRES

*Il était une fois deux frères,  
deux fauves, deux trous dans l’cerveau.*

*Deux frères – PNL*

*Jeudi 20 juillet 2023.*

*Ça ne lui ressemble pas.*

Les Chevallier se donnent toujours des nouvelles.

Même au plus fort de l’orage, c’est la seule règle qui tient encore debout. Martin a baptisé nos disputes avec des noms de territoires lointains. Il les appelle Gaza ou Grozny, pour oublier que les cris et les sanglots éclatent sous notre toit. Même quand l’un d’entre nous claque la porte. Que les autres Chevallier creusent des tranchées dans le salon. Que chacun plante son bivouac dans un coin de l’appart. Que le souffle du silence éteint le feu des hurlements. Qu’on enterre nos mots dans les trous de nos bouches. Même dans ces cas-là, les Chevallier se donnent toujours des nouvelles. Un texto écrit à la hâte. Quelques syllabes sur le groupe WhatsApp. *Je dors chez Anaïs. Zac.* Nous savoir ailleurs, mais quelque part, nous rassure, et nous rappelle ce que nous avons été ensemble. Une famille.

Ce qu'il en reste habite au dernier étage de la tour Balzac. Un grand T4, conçu selon le même modèle que tous les T4 des Jardins perdus. Une entrée directe sur le salon. Une sacrée terrasse. Le luxe des années 60. Un long couloir qui dessert trois chambres. Cuisine sous-équipée. Salle de bains de base.

Début 2022, le chargé à la culture de la mairie a voulu *injecter du souffle et de la poésie*, en donnant des noms d'écrivains aux bâtiments du quartier. La consultation n'ayant pas rencontré un très grand succès, c'est l'équipe culture qui a finalement choisi tous les noms. Les plaques furent posées un lundi matin par deux employés municipaux. Lettres blanches sur fond bleu, contours verts sur métal froid. Un peu comme celles des rues de Paris. Les gars de la mairie sont repartis comme ils étaient venus. Sur la pointe des pieds. Pas de cérémonie. Pas de discours. C'était fait. On habitait tour Balzac. Même si personne n'y avait arraché sa peau de chagrin. Ou fait le deuil de ses illusions perdues.

Tour Flaubert. Que des mecs. Tour Zola. Que des Blancs. Tour Dumas. Que des morts. Pour le souffle et la poésie, Martin avait proposé des noms de rappeuses et de rappeurs. La tour Niska. Lourd. La tour Shay. Dinguerie. La tour Gazo. *Gangx*. Moi, je n'avais pas répondu à la consultation, parce que notre quartier n'a jamais manqué de poésie. J'ai entendu plus d'envolées dans ses rues, j'ai lu plus d'émotions sur ses murs que dans n'importe quel poème. C'est une question de perspective. Et le nom de ma tour n'a jamais eu d'importance. Je l'aime anonyme. Je l'aime parce qu'elle me permet de prendre de la hauteur. De notre terrasse, on a une vue incroyable sur la partie du 93 qui flirte avec le périphérique. Les Mercuriales de la porte de Bagnolet. La tour TDF de Romainville. Les

jours de grand beau on peut apercevoir la silhouette de la tour Eiffel à l'horizon. C'est plus lisible que des lettres blanches sur un fond bleu. Plus tangible que des contours verts sur du métal froid. Certains levers de soleil nous rappellent que nous sommes presque parisiens.

Cela fait déjà quelques années que nous ne nous croisons qu'aux aurores. Jamais longtemps. Toujours dans le vague des petits matins. *Bonjour*. C'est le seul moment où nous partageons quelque chose. Un mot. *Bien dormi ?* La seule question qui manifeste encore un peu d'intérêt. Avant de partir en Guinée pour mon stage, je dormais presque toutes les nuits chez Anaïs. Martin s'est déjà absenté, un ou deux jours max, le week-end le plus souvent. Mais on se tenait au courant. Des grands mouvements. *Je pars*. Jamais des détails. *Tout va bien*. Même pas des résumés. *Je suis arrivé*. Les Chevallier se donnent toujours des nouvelles.

Antoine Chevallier. À l'aube d'une trentaine qu'il envisageait frétilante, notre père avait voulu s'amuser de son nom. Il avait alors édicté un ensemble de règles chevaleresques, portées par la dignité et l'honneur. À cette époque, Martin avait à peine 3 ans, moi deux de plus, et notre mère approuvait à peu près tout ce qui sortait de la bouche de son mec. Elle riait quand il racontait des blagues. Elle lui passait la main dans les cheveux. Elle avait naturellement embrassé ses lèvres et ses valeurs dans le même souffle. Des valeurs qui nous ont guidés les premiers temps. Des valeurs qui nous ont abandonnés au fil des années. Toujours se dire la vérité. Toujours se faire confiance. Toujours se respecter. Toujours faire preuve de loyauté. Toujours se donner des nouvelles.

*Ça ne lui ressemble pas.*

C'est la phrase que notre mère répète en boucle.

Depuis maintenant dix jours, le lundi 10 juillet précisément, mon frère n'est pas rentré à la tour Balzac. Depuis les émeutes, personne ne l'a vu aux Jardins perdus. S'il était en garde à vue ou sous mandat de dépôt, on aurait eu de ses nouvelles par le bouche-à-oreille du quartier, ou par lui directement. Mais son téléphone sonne dans le vide. Un vide qui devient chaque matin plus grand. Et le silence de Martin fait trop de bruit. À chaque tentative, Karine pianote frénétiquement sur la table en verre de la cuisine du bout de ses faux ongles en plastique. Le cliquetis s'intercale entre ses marmonnements et les bips de la sonnerie qui s'échappent du haut-parleur. Plus loin, la voix lourde d'Antoine traverse le salon, intimant à sa meuf de bien vouloir fermer sa gueule. Elle lui répond sur un ton égal, qu'elle agrmente d'un *nique ta race*, et la tension tisse entre les deux un fil de fer barbelé.

Ce genre de *battles* oratoires ne m'avait pas manqué. Je ne rentre pas dans le clash. Les épaules accrochées à des pinces à linge, je me balance au gré du vent de leurs invectives. Karine se tourne vers moi, les yeux baignés d'espoir, implorant presque que je lui vienne en aide. *Zac... fais quelque chose...* Mais mes appels répétés tombent eux aussi sur la messagerie de Martin.

Une voix enfantine.

Maladroite.

Étouffée.

Martin a gardé le même téléphone, et conservé le même message enregistré le jour de son douzième anniversaire. Après avoir déballé le carton de l'iPhone 6s, il s'y

était repris à plusieurs fois pour poser une voix enjouée et pleine de fierté. *Bonjour. Vous êtes bien sur le portable de Martin Chevallier. Je ne suis pas disponible pour l'instant, alors laissez votre message!* Il l'avait conservé moins par flemme que pour se souvenir que ce jour-là il avait ému nos parents. Martin aime se souvenir. Martin aime que l'on se souvienne. De chaque événement. Des grands échecs comme des petites joies. Des copains des Jardins perdus. Des vacances au bord de la mer. Des petits déjeuners face à la tour Eiffel.

Il a son téléphone avec lui, c'est une certitude : il a posté une story sur son Insta. Le 16 juillet. Notre mère venait de m'appeler, et la panique dans sa voix m'avait tiré de la moiteur de Dabola pour me pousser sur la route de Conakry, précipitant mon départ de quelques jours.

Il y a des années, bien avant les émeutes de l'été, Martin a créé un compte @jardinsperdus. Description : *Neuf-trois. Rien à perdre. Tout à gagner.* Il y partage des photos stylées, en noir et blanc, des gros plans sur des visages ou des mains, avec en arrière-plan des endroits emblématiques du quartier. Un hall. Une devanture. Une ligne de fuite. Chaque image s'accompagne d'une *punchline*. C'est pas la folie en terme de followers, mais il est doué. Sa dernière story statufie un mec torse nu, cagoulé, des yeux charbon, une main en l'air qui brandit un fumigène cracheur de brume. En toile de fond, des flammes, un incendie, une poussière épaisse, une autre brume qui lèche la vitrine d'un magasin. Et pour seule légende : *Pas de justice pas de paix.*

Martin ne nous a pas laissé de mot. Alex, son seul véritable pote, ne répond pas à mes appels. Mais je sais qu'il est chez lui. J'ai vu sa tête passer par la fenêtre de la tour

Flaubert, lorsque le VTC qui me ramenait de l'aéroport m'a déposé à l'entrée du quartier. Je vais lui rendre une petite visite. Il va moins faire le malin.

Avec Karine, on a déjà fait plusieurs fois le tour de la chambre de mon frère, à la recherche d'une lettre, d'un post-it, d'un bout de papier qu'il nous aurait laissés. J'essaye d'apaiser notre mère. Je voudrais juste me poser quelques minutes avec elle. Lui parler en tête-à-tête. Mais je ne me sens pas capable de la prendre dans mes bras. Ça fait trop longtemps. Et je ne suis pas sûr qu'elle s'attende à un geste de tendresse de ma part.

Même notre père est inquiet. Alors qu'il ne fait plus attention à rien depuis longtemps. Alors qu'il prend toujours tout à la rigolade pour esquiver les sujets sérieux. Il murmure un seul mot en scrutant chaque recoin de l'appart. *Introuvable*. Il parle de son fils comme d'une paire de clés. Il en a même déserté la salle de muscu et sa séance bi-hebdomadaire de CrossFit. Il a appelé Freedom. Pas pour une histoire d'abonnement. Mais parce que Martin y bosse depuis janvier. Le standard l'a renvoyé vers son poste au service courrier. Un mec avec un accent portugais lui a bégayé que Martin n'était pas venu travailler depuis une semaine. Alors Antoine a pris son Scénic et il a fait le tour des hôpitaux. Rien.

Comme le commissariat du centre-ville est barricadé depuis les émeutes, il a dû s'y rendre plusieurs jours de suite avant d'être enfin reçu par un officier de service. Ils se sont assis dans un petit bureau. Ça sentait le brûlé. Le lieutenant l'a envisagé de haut en bas. La police n'est pas habituée à ce genre d'affaires. Dans nos quartiers, c'est impossible que quelqu'un vienne signaler une disparition, un enlèvement ou un kidnapping. Et si jamais ça arrivait, les flics ne lanceraient pas de recherches. Conformément



à la procédure, sans lettre de suicide ou de menaces, sans soupçon de radicalisation, la disparition n'est pas jugée « inquiétante » pour un adulte. Il appartient aux proches de le retrouver par leurs propres moyens... À la question de la dispute familiale, notre père est resté nature. Antoine Chevallier n'a pas de filtre. *Vous savez, chez nous, c'est comme dans toutes les familles, des disputes y'en a tous les jours.* Le petit lieutenant a ouvert une page sur son ordinateur, il a récité sa leçon. *Je ne peux pas inscrire votre fils au Fichier des Personnes Recherchées. Mais si je peux vous donner un conseil : aidez-vous des réseaux sociaux...*

Antoine est rentré bredouille. Il est sorti sur la terrasse, les mains sur les hanches, le menton pointé vers le lointain, ses règles à la con suspendues dans le vide, et il s'est remis à chuchoter. *Introuvable.*

Six mois à l'étranger n'ont pas suffi. Ce mec qui fut mon dieu pendant tant d'années me fait toujours pitié. Depuis qu'on a l'âge de la dérision et la capacité linguistique de tailler les autres, Martin et moi lui avons trouvé un surnom : *le discobole*. Notre père est bourré de tics. Trois à quatre fois par jour, lorsque la nuit tombe le plus souvent, il doit là y avoir une histoire d'instinct primitif, il répète un rituel étrange. Peu importe l'activité en cours, qu'il traverse le salon ou qu'il touille la bolognaise, il se fige subitement en statue grecque. Légèrement courbée, un pied ancré dans le sol, l'autre en suspension. Les bras en balancier, comme un discobole qui s'apprête à jeter son disque, il tourne son visage vers le sol. Il fixe son talon. Et pendant quelques secondes, il lui lance une incantation incompréhensible, entre le murmure et le postillon. Puis, comme s'il était traversé d'une décharge électrique, il fait craquer sa nuque, il lève les yeux au ciel, et reprend son mouvement initial. Comme si de rien n'était.

*Ça ne lui ressemble pas.*

C'est ce que je dis de la photo de mon frère.

Karine a imprimé un portrait de Martin. Elle a hésité à prendre une photo de lui enfant, avec des taches de rousseur et des dents en moins. Mais en fouillant les vieux albums de famille, elle s'est dit que son bonheur ne se conjugue qu'au passé, que ses souvenirs se sont échappés, qu'ils sont désormais trop loin pour être rattrapés. Alors elle a scanné une photo de classe. Celle de Terminale. En la recadrant, puis en l'agrandissant, Martin est devenu flou. Elle a collé des feuilles A4 partout dans le quartier. Avec la tête de Martin qui ne lui ressemble pas, son nom de famille et le numéro de fixe de la maison. Mais tout le monde nous connaît aux Jardins perdus. Et tout le monde sait déjà que mon frère n'est pas rentré depuis dix jours.

Mon frère et moi, nous n'avons rien à voir. Rien du tout. J'ai bientôt 23 ans. Martin en aura toujours deux de moins. On a tous les deux la peau très blanche. Sur le nuancier, la mienne tend vers le rose quand la sienne se confond avec la pâleur des nuages. Je suis plus grand, il est plus rond, j'ai les yeux bleus, les siens sont noirs, j'ai les joues creuses et les pommettes saillantes, les siennes sont pleines et rebondies. Même nos prénoms n'ont aucun point commun. Mon frère soupçonne nos parents de l'avoir appelé Martin en référence au dessin animé *Martin mystère*, alors que Karine et Antoine, grands fans des *Affranchis* et de *Casino*, pensaient plutôt à Martin Scorsese. Mais comme ça se prononce Martine, ça prête à confusion. Pour Zac, ils ne m'ont jamais dit. Un secret ? Possible. Une référence biblique ? Improbable. Un hommage à un parent lointain ? Étrange.

Avec Martin, nous nous sommes souvent tenus face à face, des nuits entières à nous décortiquer pour faire le compte de nos particularités. À faire le tour de nous-mêmes, à cocher des cases sur la grille d'un jeu des mille différences. D'autant que nous gardons chevillée au cœur cette « blague » que notre père adorait partager à table. En fin de repas. Un peu bourré. Surtout quand il y avait du monde.

Antoine Chevallier. Ringard magnifique, dont l'incroyable assurance interdit toute remise en question. *Martin ? On l'a adopté ! Krkrkr !* Il avait développé un tic qui exaspérait Karine, un gloussement nerveux et forcé qui ponctuait la fin de ses phrases. *On l'a trouvé dans une pou-belle ! Krkrkr !* Il tapotait bêtement l'épaule de mon frère et il partait dans un éclat de rire aussi gênant que stupide.

La souffrance d'un adulte s'articule dans la tristesse d'un enfant. Celle du Martin Chevallier qui ne donne pas de nouvelles est née dans celle du Martin Chevallier qui retenait ses larmes au milieu des ricanements. Comme c'est la mode depuis un moment, j'ai pensé un jour faire un test ADN pour découvrir la génétique de mes ancêtres. Mais j'ai eu peur du résultat. J'ai eu peur de me découvrir des origines différentes de celles de mon frère. J'ai eu peur que la blague de notre père n'en soit pas une.

Karine a choisi une photo où Martin sourit. Ça ne lui ressemble pas. Mon frère est un garçon triste. Quand d'autres se réjouissent des premiers jours du printemps, du retour des hirondelles, des rayons de soleil dans l'azur, Martin préfère les jours de pluie. Il se dit que tout le monde fait la gueule. Que tout le monde est au même niveau de ciel gris. Que tout le monde doit être de la même humeur, la sienne. Il est moins malheureux quand il pleut.

Le jour est déjà levé, lavé, habillé, assis dans le bus en direction des Jardins perdus. La chaleur de l'été me rappelle celle de la Guinée. Avec quelques degrés et la moiteur de l'air en moins. Ma valise est encore pleine, abandonnée dans l'entrée, ma peau transpire la poussière de Conakry. Notre père est parti sans un mot et l'odeur de lessive a envahi l'appart. Notre mère est toujours autant obsédée par les tâches ménagères. La machine à laver tourne en permanence, même avec rien dedans. Elle a besoin que tout soit propre. Elle a besoin qu'il y ait du bruit pour remplir le vide et prendre la place du silence, Karine chantonne.

Karine, c'est la plus « cotée » de la chorale du quartier. Avant d'avoir des enfants, elle a failli avoir une carrière, parce qu'elle a posé sa voix sur des refrains de *groupes de l'époque*. Elle en parle tout le temps. *C'était quelle époque Karine ?* Elle m'a déjà raconté l'histoire des centaines de fois, mais j'engage la discussion pour l'emmener sur un autre terrain, et tenter de savoir s'il s'est passé quelque chose de spécial avec Martin. *Les groupes de l'époque c'était... il y avait...* Notre mère a du mal à se concentrer. Elle a des troubles du sommeil. Elle est insomniaque et somnambule. Même le docteur Kowalski, son généraliste du centre médical, un surdiplômé polonais qui ne trouvait pas de taf dans son pays, se demande comment c'est possible. Elle s'est déjà retrouvée en chemise de nuit dans le hall de l'immeuble. Depuis, Antoine a fixé un cadenas sur la porte d'entrée. Il garde la clé accrochée à sa poche. Comme un maton. Ce qui insupporte Karine. *Et voilà. On y est. Je suis en tôle dans ma propre maison.* Et c'est aussi devenu un problème pour mon frère et moi, qui nous sommes plus d'une fois retrouvés enfermés dehors.

*Les groupes de l'époque c'était 113, Mafia K'1 Fry. J'ai fait que des one-shot. L'ingé son, il avait jamais vu ça. Ils ont gardé toutes les voix.* Notre mère a retrouvé le fil de sa pensée. Je m'apprête à le couper, pour éviter qu'elle n'aille chercher les fameux CD collector, mais je suis devancé par un bruit sourd. Notre chien vient de s'encaster dans la porte-fenêtre de la terrasse, à la poursuite d'un aigle imaginaire. Napoléon, c'est son nom, est un chien sur le déclin. À l'image de notre famille. Il est sourd, boiteux, et il ne répond jamais quand on l'appelle. Il mange tout ce qui traîne, les Temesta de Karine, les barres protéinées d'Antoine, les caleçons de Martin, il tourne en rond en gémissant pendant des heures, et il vomit son tourment au milieu de la nuit, en réveillant tout le monde, comme un mec bourré qui rentre de soirée. Il est capable de se servir tout seul dans le frigo, alors Antoine a posé un cadenas. Un de plus.

Les verrous qui me retiennent ici sont invisibles. Trouver Alex me donnera un bon prétexte pour m'échapper, et respirer un peu. Notre mère est partie chercher les CD dans sa chambre, Napoléon piétine sa gamelle dans la cuisine, je ne prends pas l'ascenseur, et je dévale à pied les douze étages de la tour Balzac. Le quartier est encore fumant, comme si on y avait éteint des dizaines de barbecues. L'odeur de l'essence se mêle à celle du caoutchouc brûlé. *Les émeutes, c'est beau comme un caddie qui brûle.* C'est le dernier texto que Martin m'a envoyé. En m'enfonçant dans le quartier, je me demande pourquoi nos soulèvements sont systématiquement dénués de pensée collective, démunis de projet politique. Comme si on nous avait dépouillés. Comme si on nous avait volé nos mots, et laissés nus sur le trottoir.

Il n'y a pas eu de feu d'artifice cette année. Des petits expliquent qu'il n'y avait plus de stocks de mortiers dans le département. D'autres disent que la mairie les a punis. Mais ce n'est pas la mairie qui décide de la pyrotechnie aux Jardins perdus. Ce sont plutôt les grands qui donnent le signal pour tirer les feux d'artifice, lorsque ceux qui se nourrissent de trafics atteignent le million d'euros. *Justice pour Nahel*. Son prénom est écrit sur tous les murs. *Tout le monde déteste la police*. Un meurtre de plus. Je salue des visages familiers. Je serre quelques mains. Je sais que j'ai raté quelque chose.

Les Jardins perdus. Dix tours plantées en arc de cercle autour d'un square, avec le canal de l'Ourcq côté verdure, et l'avenue Kennedy côté béton. C'est peut-être pour ça que certains se prennent pour des cainris. C'est peut-être aussi pour ça que mes parents m'ont appelé Zac... Pour trouver une Poste ou une agence Pôle Emploi, il faut aller jusqu'à Bondy. Mais pour tous les autres services, il y a l'épicerie de Charbel. Et pour les gens qui font la gueule derrière un comptoir, le café-bar des Slimani.

C'est un quartier paisible, avec des sursauts de colère de temps en temps, des histoires drôles racontées en argot et des tristesses majestueuses. On a un réseau d'entraide pour le bricolage et un service de livraison pour les personnes âgées. La partie béton est labyrinthique, avec le point de deal de la tour Maupassant tenu par Milos Stankovic et ses charbonneurs 2.0. Milos est un visionnaire. Il organise des ventes flash, des promotions sur Snap, et même des tombolas. Tous les mondes coexistent, femmes d'affaires et trafiquants, *hard workers* et retraitées, étudiantes et paresseux, jeunes rêveurs et voyous insoumis. Le seul problème aux Jardins perdus, c'est qu'on parle super fort. Les enfants comme les

adultes. Des grosses voix. Un gros volume. Certainement à cause de l'autoroute A3 qui passe à proximité. Ou à cause des mortiers qui nous ont percé les tympans.

Nous, les Chevallier, on y habite depuis vingt ans. Pile. On est arrivés en juillet 2003. Antoine adore notre quartier. Il aime y parader lorsqu'il rentre de la salle, les manches du T-shirt remontées sur ses épaules. Martin en a fait son territoire. Il est fier de son appartenance banlieusarde, fier d'en faire la promotion sur les réseaux. Karine le déteste. À mort. Pour elle, c'est un aimant maléfique. Il attire les gens, il les rend fous et les empêche d'en partir. Moi, je ne veux pas m'y sentir prisonnier, je ne veux pas rester immobile, je ne veux pas ressembler à mes parents.

Je retrouve Anaïs sur l'un des bancs qui font face au square. On se fait la bise comme quand on était au lycée. On ne sait pas si on est encore ensemble. On s'était vaguement projetés sur l'été pour partir en vacances dans le Sud, dès que j'en reviendrais, du Sud. Elle voulait m'attendre à l'aéroport, mais on a parlé de la disparition de Martin. Alors elle m'a proposé de m'accompagner chez Alex. Une mèche de cheveux vient de chuter sur ses grands yeux verts. Elle la balaye doucement de la main, elle entrouvre les lèvres, elle colle ses pupilles contre les miennes. Je devrais peut-être la prendre dans mes bras.

Nos maladresses sont interrompues par le tintement d'un texto. *Bjr Anais c a quel heure le cour de box ?* Madame Necherlian lui envoie toujours le même message. Avec les mêmes fautes de frappe. Tous les jeudis, elle veut être sûre de l'heure. Comme la plupart des mères des Jardins perdus, madame Necherlian a peur des rendez-vous manqués, peur des horaires pas respectés. *Il*

*y a bien cours à 19h. Dites à Michal qu'il n'oublie pas ses gants !* La salle n'a pas brûlé. Mais Anaïs sait que son cours sera déserté. Entre ceux qui se sont fait attraper pendant les émeutes, ceux qui sont déjà en maison d'arrêt, ceux que les parents ont expédiés au bled, il n'y aura que Michal.

Anaïs. On se connaît depuis toujours. On est nés tous les deux en 2000. Nos mères fréquentent la même chorale. Nos pères bossent tous les deux à la plateforme logistique de Findus à Noisy. Tout le monde la trouve gentille, mais pas sympa. Souriante, mais pas aimable. Je la trouve belle et indomptable. Anaïs est froide quand elle ne connaît pas les gens. En CE2, elle a accepté de me tenir la main pour aller au bassin-école des Jardins perdus. Au collège, on a flirté un peu. Au lycée, on est sortis ensemble pendant un an, mais on se mentait, on n'y croyait pas, et on mentait aussi aux autres en leur disant qu'on était en *demi-couple*. Lorsque je suis entré à la fac, on s'est moins vus et on a eu nos premières peines de cœur en parallèle. Et un jour, c'était à la fête de la musique de l'année dernière, on s'est retrouvés à l'arrêt de bus de l'avenue Kennedy. Je m'étais mis beau gosse. Pantalon noir façon costard, Puma bleues et polo vert-qui-claque. Elle m'a déshabillé d'un regard. *Zac t'abuses... Y'a rien qui va ensemble ! Sérieux, t'es toujours habillé en dîner de restos... Viens, je vais m'occuper de toi.* Elle m'a emmené acheter des sapes à Châtelet, et on est allé danser sur les quais de Pantin. On s'est embrassés sur *Running Up That Hill* de Kate Bush. Une chanson trop belle qu'écoutaient nos parents. Une chanson d'amour compliqué qui traverse le temps, comme notre histoire.

Anaïs ne dit jamais *je t'aime*. De sa mère savoyarde, elle a hérité le calme et la pudeur des gens de la montagne.



Son père lui a transmis l'élégance guadeloupéenne et la dignité des hommes de Basse-Terre. À Mendès France, le bahut du secteur, c'était la plus populaire. La cité scolaire allait de la primaire au lycée. À part quelques nomades qui traversaient le 93 jusqu'à Mendès, tous les gamins étaient originaires des quartiers des alentours. Comme Anaïs avait un gros niveau en boxe française, elle impressionnait tout le monde. Elle était forte en tout. En français. En sport. En batailles de regard. Elle voulait faire STAPS pour devenir prof d'EPS, mais il y a eu un bug dans la formulation de ses vœux et aucune fac n'a enregistré son dossier. Depuis, à part les cours de boxe qu'elle donne aux petits des Jardins perdus, Anaïs galère. Elle enchaîne les formations foireuses et les rendez-vous inutiles à la Mission Locale. On lui propose des trucs qui n'ont rien à voir avec son profil, rien à voir avec ses études, rien à voir avec le sport. Comme si les moteurs de recherche généraient des liens imaginaires: animatrice d'un trampoline park, agente d'accueil d'un laser game, gardienne de stade...

On laisse le banc du square derrière nous et, sans se tenir la main, on se dirige vers l'avenue Kennedy, là où il y a tous les commerces: la boulangerie, l'épicerie de Charbel, le kebab-qui-change-tout-le-temps-de-propriétaire, et le café-bar des Slimani. Sadia et Karim Slimani habitent aux Jardins perdus depuis toujours. La légende raconte qu'ils ont vu la première tour sortir de terre. La rumeur court qu'ils vont bientôt vendre, et partir à la retraite à Béjaïa. Ils disent qu'ils en ont marre d'être là, que le quartier a changé, que c'était mieux avant. Ils ont quelques habitués, des vieux kabyles et des grands du quartier qui squattent la terrasse sans consommer.

Quand on était petits, c'était tout le temps blindé. En échange de nos sourires, ils nous offraient des limonades quand on rentrait de l'école. *Ils sont bien élevés ces petits.* Les jumeaux Slimani, eux, faisaient partie des terreurs du quartier. Ils trimbalaient des corps osseux et des visages en forme de sandwichs-triangles. Avec leurs sourcils trop fournis et leurs regards sévères, ils avaient déjà des airs d'adultes. En primaire, Bilel et Yacine avaient lancé des boules de pétanque contre les vitres du gymnase. Rien de bien méchant. *C'était juste pour voir ce que ça faisait.* Le père Slimani qui courait après ses enfants, et l'histoire de la raclée monumentale qu'ils avaient prise ce jour-là, avaient fait plusieurs fois le tour du quartier. C'était même devenu une expression. À l'école, on flippait tous de se faire *slimaner*. Depuis, les jumeaux portent leur connerie comme une étiquette. Sadia et Karim Slimani ont passé leur vie à les punir, parce qu'ils n'avaient pas le temps de passer du temps avec eux. Aujourd'hui, ils ne servent que des sandwichs tout rassis et des cafés hors de prix. Ils n'arrêtent pas de dire qu'ils sont fatigués, mais ils sont heureux dans leur routine, et tout le monde sait que les Slimani ne partiront jamais.

Le vrai lieu de rassemblement du quartier, c'est l'épicerie de Charbel. Charbel, c'est une figure des Jardins perdus, un grand frère. Il a dix ans de plus que moi. Entre ceux qui veulent percer dans quelque chose, le basket, le foot, le rap, peu importe, ceux qui sont en prison, et ceux qui sont morts, il reste Charbel. Un géant de 2m10, avec de petites lunettes toutes rondes, et une grande barbe bien lustrée. Ceux qui ne le connaissent pas, ils sont très peu nombreux, le prennent pour un salafiste. Mais c'est un maronite, un chrétien du Liban. Un mec contemplatif et un peu fou, il a toujours un projet inachevé.

Adolescent, avant tout le monde, avant les autres, il avait inventé Uber et Deliveroo. *Je vous avais dit quoi ?* Il était sincèrement dépité quand ces plateformes ont cartonné. Certainement parce que Charbel a toujours travaillé dans l'épicerie de ses parents, parce qu'il n'a jamais quitté les Jardins perdus, alors qu'il rêvait de faire comme tout le monde, comme les autres, d'aller au lycée, d'avoir des rêves à toucher du bout des doigts. Quand son père Rafiq est mort, il a repris le fonds de commerce. Comme lui, il vend de tout. Il dépanne des clopes au milieu de la nuit, il sert de point de retrait pour les colis Amazon, et on peut rester dans l'arrière-boutique si on est enfermés dehors. Charbel connaît tout le monde et toutes les histoires. Drôles ou atroces, d'amour ou à dormir debout, de quartier ou de France. Toutes les histoires. Il est dans plein de trafics et dans aucun en même temps. Et il est capable de vous fourguer ce que demain n'a pas encore inventé : un paracanicule, des balances pour peser le temps qui passe ou des cadenas pour des portes déjà scellées. Charbel possède vingt-huit oiseaux qu'il promène partout dans des cages transportables. Il en est très fier. Chaque matin, il part vers le square, il ouvre les grilles, et libère ses moineaux et ses canaris. Mais ils reviennent toujours dans leurs cages. *Comme tout le monde aux Jardins perdus.*

Il se penche pour faire la bise à Anaïs. On se fait un *hug*, épaule contre tête, il est vraiment très grand. Il ne me laisse pas le temps de faire parler ma langue. *Je suis désolé pour vous les Chevallier. J'espère que vous allez le retrouver. C'est un bon Martin. Tout le monde l'aime bien. Si je peux vous aider, tu me dis, ok ?* Il essaye de chuchoter, mais il a une voix super grave, super puissante, et tous les clients de l'épicerie ont fait semblant de ne pas l'entendre. *Merci Charbel. Dis-moi, tu as entendu parler de quelque chose ? Mon frère était*

*dehors pendant les émeutes ? Charbel est formel, Martin n'a pas participé au soulèvement de l'été. Il n'a allumé aucun feu, jeté aucun pavé. On l'a juste vu zigzaguer entre les flammes et prendre des photos avec son téléphone. Je sais que c'est pas du tout son genre, mais il est peut-être parti traîner avec les mecs de la tour Maupassant ?* Le géant me rassure, personne n'a vu Martin faire le charbonneur pour Milos. Il nous propose de repasser boire le thé dans la soirée, une façon polie de nous dire qu'il est occupé.

Alex habite au premier étage de la tour Flaubert. C'est définitivement l'étage le moins intime quand on habite dans une tour. Surtout quand la tour est au cœur d'un quartier comme les Jardins perdus. *Alex ! Alex ! Excuse ! T'as pas du feu steuplaît ?* Si tu traînes sur ton balcon, c'est un peu comme si t'étais déjà dehors. *Alex ! Alex ! Bien ou bien ? Il est quelle heure steuplaît ?* Tes voisins sont limite assis dans ton salon. Et il faut déployer des trésors d'ingéniosité si tu ramènes quelqu'un chez toi. Surtout quand c'est une meuf. Mais Alex est célibataire. Il veut rester vierge jusqu'au mariage. Et il veut qu'on l'appelle Ali. Moi, je l'appelle Alex, on se connaît depuis trop longtemps pour que je passe à un autre prénom. Il s'est converti il y a deux ans, et il en fait des tonnes. Il apostrophe tout le monde en arabe quand il traverse le square. Il met des crèmes pour faire pousser sa barbe, et contrer la malédiction du duvet sur ses joues. Et quand il rentre de son taf, il bosse comme technicien chez Freedom, il passe toujours par la mosquée d'Aulnay-sous-Bois.

On sonne. Il ouvre la porte. Il est en djellaba. Il serre la main à Anaïs et me prend dans ses bras. *Pardon mon frère, je faisais ma prière.* Comme il veut aller au paradis, il en fait plus que les autres. *C'est bien que tu sois venu. Je voulais*

*te parler en face. Pas à tes parents. Je voulais pas les inquiéter, tu connais. Pas au téléphone. Trop grillé. On sait jamais. Zac, faut que je te dise, on s'est embrouillés avec Martin. J'ai du mal à le croire, car les deux sont inséparables depuis le collège. Si ton frère est parti, c'est parce qu'il voulait pas te croiser, comme il savait que tu rentrais. Il est passé de l'autre côté. T'as capté. Pas celui de la mort. Starfoullah. Mais presque. On pourra pas l'excuser, c'est impossible de le défendre, mais si Dieu le veut on pourra le comprendre. Al hamdoulilah. Je ne comprends rien à son baratin. Il y a des mots dans tous les sens de sa bouche, et je n'ai pas l'énergie de les remettre à leur place.*

*Arrête tes métaphores Alex. Il stoppe son monologue. Il prend une grande respiration. Zac... Ton frère... Il est parti. Il est ailleurs. Il marche avec des fachos.*

Les mots sont dans le bon ordre, mais je suis obligé de le faire répéter. *Ton frère, il marche a-vec des fa-chos.* Il détache les syllabes. La fraction de seconde de silence qui suit est une chute dans un vide infini. Je sens mon visage se décomposer, et le poulx de ma colère battre contre mes tempes. *Comment tu parles de mon frère ?* J'ai envie de lui casser sa gueule. Je colle mon front contre le sien. Anaïs me retient. Alex me sourit calmement. Il me parle, il y a comme un filtre sur sa voix.

*Tu devrais chercher dans sa chambre Zac, dans un de ses cahiers. Tu le connais, il parle pas, mais il raconte tout sur du papier.*

J'ai l'impression d'être défoncé. Je laisse mon corps glisser contre un mur. Je serre ma tête entre mes mains. Je cherche Martin. Et je vois notre mère. Notre père. Notre enfance. Nos solitudes. Nos règles sans honneur. Tout se télescope. Tout se réduit en poudre. Tout se compacte dans une fusée. Tout rentre dans un tube de lancement.

Tout explose dans une nuit sans étoiles. Un feu d'artifice sans couleurs. Je m'accroche au mot papier. Je le savais. Je le sentais.

Les Chevallier se donnent toujours des nouvelles.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© Éditions Liana Levi, 2025

Couverture : D. Hoch

Photo : © vitapix/Getty Images.

Cette édition électronique du livre *Les Jardins perdus* de Rouda  
a été réalisée en juillet 2025  
par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1098-4)

ISBN ePDF: 979-10-349-1100-4